

# La libération de l'enfant par le texte libre

S. SENCE (Nord)

Je dois à la libération de l'enfant par le texte libre, l'une des plus belles émotions de ma vie d'éducatrice. C'est Odette qui me l'a offerte, un matin de printemps, il y a de cela plusieurs années, alors que réellement, je ne l'attendais pas.

L'enfant était modeste de moyens, mais facile, heureuse en classe, en accord avec moi, bref, nous nous « sentions » bien.

A quatre ans, à son arrivée en classe, elle était fille unique, très gâtée par les grands-parents, à cause d'une malformation congénitale du genou qui la rendait plutôt fragile, et un peu pitoyable. La maman travaillant hors du village, elle avait été, élevée par sa grand'mère maternelle, attirée chez sa grand'mère paternelle, et ne faisait qu'une apparition chaque soir dans la maison de ses parents.

Elle se mit très vite à la peinture, me fit de beaux portraits de petites filles qui allaient par deux ou trois, la main dans la main, et dont l'une boitait. Elle parlait volontiers, racontant des histoires fantastiques, où l'imagination débridée, et la peur de tout et de rien, jouaient souvent un grand rôle. Cependant tout allait bien.

Vint la petite sœur.

La maman cessa de travailler, et les parents reprirent Odette chez eux.

Naïvement je me réjouissais pour elle. Je m'attendais à de la joie de la part de la grande sœur.

C'était mal connaître le milieu dans lequel les deux enfants étaient destinées à vivre, à se connaître, à se comprendre et à s'aimer.

Odette allait avoir sept ans.

Les textes libres écrits dans les mois qui suivirent la naissance furent comme une plainte continue.

Tous les jours — absolument tous les jours — et cela des semaines et des semaines durant, l'enfant nous lisait les mêmes fins de texte. Textes d'ailleurs réduits au minimum, quelques lignes hâtives, simples occasions peut-être de pouvoir les terminer inlassablement par la même finale : « Et j'ai fait du bruit, et ma petite sœur s'est réveillée, et elle a pleuré, et mon papa m'a disputée ».

A la maison, elle était, me disait-on : abominable. La nuit, elle avait des cauchemars, ou de véritables insomnies la tenaient éveillée terrorisée.

En classe, c'était l'enfant la plus charmante, et la plus docile qui soit.

Et un jour, sans transition, ce fut le miracle : Feuilletant son cahier de premiers jets, j'eus l'émouvante surprise d'y découvrir un véritable poème. (Malheureusement, après cinq années, je n'ai pu retrouver l'original.)

Ma première émotion passée, je lus le texte aux enfants. D'instinct, ils y avaient senti quelque chose, peut-être seulement la poésie, peut-être seulement le drame. Le groupe en tous cas était fervent.

D'ailleurs, il y avait peu à faire pour sortir le poème : mettre en vers libres, quelques répétitions pour la cadence, pour le rythme. Du point de vue émotionnel tout y était.

Le voici tel qu'avec le C.E. nous l'avons mis au point.

Dans mon jardin  
il y a un rosier...  
Je voudrais bien  
que les roses fleurissent  
mais ce n'est qu'un rosier sans rose.

Le soleil n'aime pas  
Ce triste rosier là...  
Pourquoi, pourquoi ?  
On ne sait pas.  
Il brille toujours de l'autre côté  
Il brille pour les jonquilles  
qu'il caresse doucement  
du bout de ses longs doigts  
doux et dorés  
doux et dorés au mois de mai  
peut-être  
qu'il n'ose pas caresser les roses  
à cause de leurs épines...

Mais, si le soleil ne les caresse pas,  
alors, elles ne fleuriront jamais  
les roses de mon rosier..

A la fin de la séance de travail, relisant le texte d'Odette, je restai volontairement en suspens sur cet appel dernier :

« Mais si le soleil ne les caresse pas,  
alors elles ne fleuriront jamais  
les roses de mon rosier ? »

C'est Marie-Claude qui a résolu le problème avec l'appui des garçons :

Mais si il fleurira le rosier,  
Il sera peut-être en retard,  
mais il fleurira  
tous les rosiers sont fleuris  
au mois de mai.

Pour rassurer Odette, de crainte d'exagérer son souci, j'ai cru bon de terminer le poème par la note optimiste du C.E. :

— Rosier fleuriras-tu ?  
— Oui, oui, je fleurirai.  
parce que  
sous le soleil, ou sous la pluie  
au mois de mai  
tous les rosiers sont fleuris.

Mais j'avais bien un peu l'impression que, poétiquement parlant, la dernière partie était une trahison, et pas à la hauteur de l'angoisse initiale.

Par la suite, les années qui suivirent, j'ai eu de très beaux dessins d'Odette, toujours tourmentés, et même agressifs : *le papa au martinet*, *le loup du bois*, et surtout, surtout celui que je considère comme le chef-d'œuvre de toute la production de douze années de technique Freinet : *l'arbre rouge*, dont les tons violents — tous les rouges — mais si nuancés, dont les branches tordues aux extrémités crispées disent bien le tourment intérieur de l'enfant.

S. SENCE.

## MON COPAIN

Dans ma classe est venu l'an dernier un garçon de 7 ans, venant de Paris. Son père est mort à Trégastel. Sa mère s'est remariée à Paris et elle a eu trois petites filles. Pour la soulager on a envoyé l'enfant à Trégastel, chez sa grand-mère. Mais le garçon la gêne parce qu'elle est laveuse et n'a guère le temps de s'occuper de lui. Elle n'a d'ailleurs pas très bon caractère et le houspille sans arrêt.

Un jour, j'ai lu le poème (A) suivant, écrit par Jean-Pierre (7 ans) il y a deux ans. Alors Jean-François Rouzic, le petit parisien, s'est mis à écrire le premier des textes suivants (B). Le second (C) a été écrit le lendemain.

(A)

L'oiseau qui avait chanté  
Des années et des années  
Maintenant, il est mort  
Par le caillou de la flèche  
Maintenant, il ne pense plus à rien  
Il est mort !  
Il ne pense plus à toutes ces années  
Qu'il avait chantées  
Il me disait :  
J'empêcherai ton chagrin  
Je l'empêcherai de pleurer  
Je te consolerais  
Et il me consolait  
Il gazouillait  
Et moi, les choses gaies,  
Ça me console  
Mais l'oiseau qui avait gazouillé  
Il est mort maintenant  
Il ne dit plus rien  
Maintenant, il est mort  
Il ne me chantera plus, l'été prochain  
Et ne me consolera plus.

Jean-Pierre (7 ans).

(B)

Aujourd'hui,  
Je suis tout seul dans la forêt.  
Je vois le petit oiseau qui danse  
C'est merveilleux :  
Je lui parle  
Il me répond comme une grande personne  
Après il part :  
Je lui dis :  
Reste, mon petit oiseau  
Tu es gentil, tu es mon copain  
Tu es le meilleur petit oiseau.  
Mais il s'en va

Alors, je vais à la maison,  
Comme un pauvre malheureux  
Quand je pense au petit oiseau  
Qui parle comme une grande personne.  
C'est ingrat, un petit oiseau.

(C)

Je pleure sur ce petit oiseau  
Je vais dans la forêt me promener.  
Je vois le petit oiseau qui pleure aussi  
« Ne pleure pas, mon petit oiseau,  
Tu es mon copain,  
Tu remplis mon cœur de joie ».  
J'ai les larmes aux yeux.  
Il me répond des histoires  
Il me dit  
« Mais j'ai perdu ma maman !  
Tu ne le savais pas ?  
J'ai pleuré, tu sais,  
Mon papa aussi ! »

Ce n'est pas chic  
Quand sa maman  
et son papa sont morts.  
« Je te dis au revoir  
mon petit oiseau »  
Je m'en vais triste et malheureux  
Un moment après, je l'entends pleurer.

Je vais en courant le voir.  
Je lui demande  
« Qu'est-ce qu'il y a  
— Rien du tout ».  
Je croyais que c'était lui  
c'était une pie.  
Ta ! ta ! elle est partie.  
On est bien débarrassé de cette pie.  
Maintenant,  
il est temps d'aller à la maison  
Je n'ai pas envie d'aller à la maison.  
Je vais rester une heure encore  
pour faire plaisir au petit oiseau.  
On se raconte des histoires  
de notre papa et de notre maman.

Jean-François Rouzic (7 ans).

A la réflexion, il me semble que la pie peut représenter la grand-mère.  
Cette année, l'enfant est en pension dans une maison religieuse. Je l'ai pris  
dans ma voiture un jour et j'ai voulu lui parler mais il a fondu en larmes.  
Cela me fend le cœur. Quand nous nous voyons, nous échangeons un petit  
signe et nous nous sentons bien copains, le petit oiseau et moi.

LE BOHEC, Trégastel (Côtes-du-Nord).

## J. RIBOLZI (Suisse)

Il faut qu'il croisse...

On m'en avait dit pis que pendre. Il était de ceux dont le nom est pointé dans le registre...

A l'ouverture de la classe, je le plaçai à la première table, pour bien l'observer.

Quel désordre dans ses effets !

Quelle vilaine écriture !

Ce sera un « dur » !

Voilà qu'il se balance sur sa chaise en ricanant.

Ce ricanement m'obsède, m'obsèdera, provoquant ; mauvais génie qui me disputera sans doute des heures claires.

Je me disais :

— Cet élève au visage d'un blanc laiteux est pourtant une vie. Il faudra entretenir la flamme. Vois ses grands yeux noirs : tu trouveras la flamme en eux, si tu sais...

\*

Qui veut faire ce dessin ? Illustrer ce texte ?

Voilà le dur qui s'annonce...

Comme il sait bien disposer les couleurs !

Quelle imagination ! Quelle fraîcheur !

Ton dessin me fait plaisir, tout comme à tes copains...

Mais, qu'il comptait mal ! Qu'il orthographiait mal ! Et toujours ce désordre... Pourtant, il chante si bien !

\*

— Comme il a changé, me dit-on. Même dans la rue, ce n'est plus le vilain garçon.

Ce n'est pas moi qui l'ai transformé. C'est la confiance qu'il a eue en moi, puis en lui, qui a opéré. L'humble part du maître, dans l'ombre des cœurs, fait aussi bien des choses.

\*

Certes, tout n'est pas parfait. Une contrariété : il explose de colère. La vie a pour lui des exigences qui le révoltent.

Il part en claquant la porte... puis revient bientôt, calmé. L'orage est passé.

Qu'aurais-je fait ? Qu'auriez-vous fait, dix ans plus tôt ?

\*

Parce qu'il sait graver les lins bien mieux que moi, il a initié quelques camarades à cette technique. En dessin, son avis est écouté : il fait preuve de goût. Il apprécie un beau texte. Il vibre à la poésie — la vraie — celle qu'on sent dans son cœur et qui emplit un moment seulement toute la classe.

Maintenant, je sais : il y a en lui une personnalité ; il fallait l'épanouir, sans s'occuper trop des heurts violents de ce caractère original.

Il nous faut des hommes originaux. Je sais aussi que, déjà, sa vie est orientée vers le théâtre qu'il aime passionnément. Et qui sait si je ne recourrai pas, un jour, à ses conseils.

Il faut qu'il croisse...

(Extrait du bulletin de la Guilde suisse.)

J. RIBOLZI (Suisse).

★

*J'ai dans ma classe un enfant de sept ans et demi, ne sachant ni lire ni écrire.*

*Dans sa scolarité antérieure, pendant deux ans, avec d'autres éducateurs, il n'a pas prononcé un seul mot. Après bien des tentatives, il s'est enhardi à raconter ses dessins libres au magnétophone. Peu à peu son ton perd sa charge d'anxiété. Le regard est maintenant plein de flamme. La route est ouverte.*

PIERRE VIRE (S.-et-O.).

## YERSIN (Suisse)

Alain a neuf ans. De caractère difficile, il est suivi depuis plusieurs années par l'Office médico-pédagogique et par son médecin de famille. En classe, il est agité, très pénible. Il aime peindre, mais se refuse à écrire dans ses cahiers. Menace, récompense, possibilité de peindre, rien ne réussit : Alain ne veut pas écrire. J'échoue lamentablement avec lui. L'inspecteur s'y intéresse, il n'a jamais vu de cas pareil et me donne cet heureux conseil : laissez-le peindre et, peut-être, plus tard évoluera-t-il.

Au début de l'automne, je parle à mes élèves de l'achat et de l'utilité d'une imprimerie. Une récolte abondante de papier nous procure le matériel encore manquant.

J'initie les enfants au texte libre par la lecture de quelques poèmes, puis dépose sur le pupitre de petites feuilles qui n'attendent que les poètes.

Avec beaucoup de surprise et de bonheur, je vois Alain se précipiter sur la feuille et sur sa plume, lui qui la détestait. Il est plein d'idées, voudrait écrire plusieurs textes par semaine, s'offre pour les lire à haute voix devant la classe et veut en couvrir le tableau. Il n'est plus question de l'obligation d'écrire, mais bien plutôt du plaisir de s'exprimer librement et de nous révéler ce qu'il ressent. Les camarades sourient de le voir si enthousiaste : à celui-ci il fallait vraiment la liberté !

Cette initiation au texte libre, méthode nouvelle aussi bien pour le maître que pour les élèves, m'apporte quelques enseignements nouveaux :

1. La peinture libre et le texte libre se complètent admirablement : ce ne sont pas les mêmes enfants qui réussissent dans ces travaux.
2. Plusieurs de mes élèves faibles en composition écrivent librement avec plaisir et entraînent les « intellectuels » de la classe qui suivent le mouvement.
3. La spontanéité des textes me plaît infiniment ; la plupart, me semble-t-il ont ce quelque chose de frais qui attire.
4. Le travail augmente pour le maître qui est un peu effrayé de l'abondance des textes (33 élèves).  
Heureusement, Lisette Badoux me reçoit dans sa classe et me donne de judicieux conseils.
5. Il me manque des textes de prose et des poèmes pour lire aux enfants. Je remercie ceux qui pourraient m'en envoyer.

(Extrait du bulletin de la guilde suisse)

YERSIN, Collège de Villamont (Suisse).

## J. MOUNIER (Haute-Savoie)

Dans ce hameau de montagne, à 2 km d'une station assez fréquentée, les enfants ne sont pas trop isolés — routes ouvertes, cars, ravitaillement, docteur — et pas encore gâtés par les effets d'un tourisme envahissant.

Ils vivent dans un milieu naturel, particulièrement beau en toutes saisons, ils s'occupent des bêtes et des travaux de la terre aux côtés de parents bienveillants.

Pas d'angoissés, pas de complexés, pas de rêves noirs, pas de déracinés ; des enfants sans problèmes ; les familles sont stables, familles de paysans d'une honnêteté scrupuleuse, d'une hospitalité généreuse, d'une moralité parfaite. Les enfants sont nourris sans luxe — peu de

confiseries, peu de pâtisseries — mais en quantité suffisante, ils sont habillés modestement mais chaudement. Les logements sont suffisants.

Pas de cinéma, pas de télévision, la radio « pour savoir le temps ».

L'effectif de la classe : il s'étage de 12 à 8.

Le local aéré, vaste, bien chauffé, les crédits suffisants à peu près.

La rentrée — à 4 ans — est attendue avec impatience par les petits qui s'en font une joie.

Tableau idyllique s'il en est et que je n'exagère pas.

Cependant, pendant les vacances qui précédèrent mon installation, je rencontrai mon collègue prédécesseur.

Il me dit : « 2 garçons de 14 ans veulent revenir en octobre, ce sont de vrais voyous, ils fument dans la cour, font pipi dans les encriers, etc..., quant à leurs résultats scolaires !!! Un bon conseil : dites-leur donc que l'I.P. ne vous donne pas l'autorisation de les reprendre.

J'étais perplexe. J'étais jeune, pas encore très sûre de mon autorité, de mon métier.

Honnêtement, je fis quand même la demande à l'IP qui me l'accorda. Je mis au courant les 2 familles et je vis arriver les 2 voyous.

Je débutai alors dans les techniques Freinet, le premier journal limographié ne sortit qu'en janvier, les premiers dessins n'étaient pas beaux du tout, et il y avait encore une grande part de travail traditionnel ; mais les 2 garçons se mirent aussitôt avec force termes techniques et patois qu'ils m'expliquaient avec beaucoup de zèle à parler, parler et toujours parler en longs textes interminables de leurs travaux de montagnards qu'ils pratiquaient déjà et qui leur tenaient tant à cœur.

Le premier journal prouva à tout le village et jusqu'au chef-lieu qu'ils n'étaient pas si bêtes. Le fait que je m'intéresse à leur vie m'accorda leur amitié.

De plus pour satisfaire leur héréditaire goût de bricoler, ils amenèrent des planches, des billots, de vieux outils. Ils furent très fiers de l'installation de leur petite étagère dans un coin de la classe. Ils gravèrent, sculptèrent la chapelle, le berger, le skieur, peignirent le chien qui tire la luge, le ski, etc... toutes les œuvres furent accrochées.

Il y eut les correspondants... et les 2 voyous écrivirent des lettres d'une longueur remarquable et bien longues aussi à corriger.

Les progrès en français furent rapides.

L'un d'eux partit à Pâques, l'autre obtint son CEP — jour de tranches pour moi — mais qui fixa désormais l'opinion du village sur mes méthodes.

Toute l'année, j'ai pu constater leur gentillesse infinie envers moi, envers les plus petits. Aucun problème de discipline.

J'ai toujours vu, le plus voyou, le « meneur », tout le long de l'hiver, chausser et déchausser les skis des plus jeunes ; les après-midi de ski au chef-lieu, attacher les skis de toute la bande, lui-même sur la luge et tirer la luge jusqu'au bout.

Je revols mon collègue qui est d'ailleurs très sympathique et qui avoue avoir eu des maladroites de débutant — que je comprends fort bien d'ailleurs — mais qui explique ce changement radical d'attitude au fait que j'étais une femme.

Il faut s'empresse d'en sourire.

Si les 2 enfants ont arrêté net leur attitude d'opposition, je sais bien que c'est grâce à l'expression libre, à la correspondance scolaire et à cette confiance et cette amitié réciproques qui en ont été les conséquences.

J. MOUNIER, Pralognan-la-Croix (Savoie).